JEAN DES GRÈVES

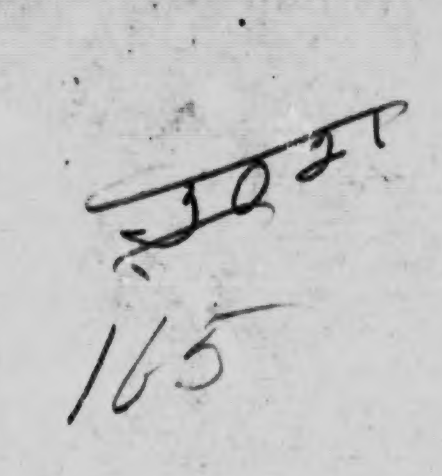
Dr. Honoré Thibault

DOLLARD

POEME DANS LE GENRE ANCIEN EN TROIS CHANTS



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79
1920



A celle qui l'inspira je dédie ce poème

J. des G.

AVANT-PROPOS

Un jeune homme appartenant à une bonne famille était arrivé depuis peu à Montréal, avec l'intention de se distinguer par quelque coup d'éclat contre les Iroquois. Daulac avait servi dans l'armée en France; sa première campagne prouva qu'il était tout à fait propre à la guerre sauvage. Plein d'énergie lui-même, il sut communiquer ses sentiments à seize jeunes gens, qu'il engagea à le suivre dans une expédition contre les Iroquois. Ces dix-sept braves se préparèrent à la mort, de manière à n'avoir aucune inquiétude soit temporelle, soit spirituelle. Chacun d'eux fit son testament; tous se confessèrent, communièrent ensemble, et, en présence des autels, promirent de ne jamais demander quartier et de se soutenir fidèlement les uns les autres. Vers la fin d'avril ils firent leurs adieux, comme s'ils eussent été certains de ne jamais revenir; et, le premier mai, ils s'arrêtèrent au pied du Sault des Chaudières, sur la rivière des Outaouais. Ayant trouvé là un petit fort sauvage, fermé de pieux à demi pourris qu'on avait plantés en terre, ils se décidèrent à y attendre les Iroquois, qui allaient descendre des terres de chasse situées au nord. Ce misérable réduit, qui ne valait pas la plus mauvaise chaumière, était éloigné de l'eau et commandé par un coteau voisin.

Quelques jours s'étaient écoulés dans l'attente, quand ces braves Français furent rejoints par une bande de Hurons et d'Algonquins, qui leur demandèrent la permission de partager leurs périls. Le vieux chef Anahotaha, parti pour faire une course contre les Iroquois, avec quarante

guerriers de la petite colonie huronne de Québec, s'était arrêté aux Trois-Rivières, où sa troupe reçut un renfort de six Algonquins, conduits par Witiwémeg, capitaine renommé parmi les siens. Les Hurons avaient défié les Algonquins, les avaient invités à les suivre dans les combats, et le défi avait été accepté. A Montréal, ils demandèrent à Monsieur de Maisonneuve la permission de se joindre aux compagnons de Daulac; elle leur fut accordée, quoique avec répugnance, car l'on n'avait pas une entière confiance dans la bravoure d'une partie des Hurons. Le lendemain de l'arrivée des guerriers sauvages au camp des Français, deux Hurons, étant allés à la découverte, rapportèrent qu'ils avaient aperçu cinq canots montés par des Iroquois. C'étaient des éclaireurs envoyés par une bande de deux-cents Onnontagués, qui revenaient de leurs chasses. Le conseil des alliés décida qu'on attendrait l'ennemi de pied ferme, et que le lendemain on élèverait une palissade autour de l'ancienne. Malheureusement le temps manqua; car peu après on vit défiler en bon ordre les canots iroquois. Les chasseurs onnontagués avaient pris la tenue de guerriers qui s'avancent contre l'ennemi: ils portaient la hache de combat à la ceinture; les fusils étaient rangés à l'avant de leur canot et ils étaient prêts à l'attaque et à la défense.

Les alliés furent surpris: près du rivage, les chaudières avaient été placées sur les feux pour préparer le souper; Ils n'eurent que le temps de se jeter dans le fort. De part et d'autre, on se salua par des cris et par une vive fusillade. Uu capitaine onnontagué, s'avançant sans armes, éleva la voix pour demander à quelle nation appartenaient les défenseurs du fort. " Ce sont des Français, des Hurons et des Algonquins;" et ils demandent à l'Iroquois de camper sur l'autre rive s'il veut parlementer. Les deux partis comprirent qu'une lutte était inévitable. Les Onnontagués entourent leur camp d'une palissade; de leur côté, les alliés travaillent à assurer leur fort; ils lient les pieux avec des branches, ils les consolident avec de la terre et des pierres, en ayant soin de laisser des meurtrières d'espace en espace.

Les assiégés n'avaient pas encore terminé leurs travaux de fortification, lorsque les Iroquois donnèrent l'assaut, en poussant leurs cris de guerre. Les Français les reçurent chaudement; à chaque meurtrière étaient placés trois tireurs, dont les balles décimaient les rangs iroquois; beaucoup d'Onnontagués tombèrent morts ou blessés. Les ennemis, après des efforts inutiles, battirent en retraite, tout surpris d'éprouver une si vigoureuse résistance. Recourant alors à leurs ruses ordinaires, ils firent semblant de vouloir parlementer, pendant qu'ils envoyaient avertir le gros corps d'Agniers, rassemblé dans les îles du Richelieu. Les Hurons et le Algonquins ne voulaient pas rejeter trop brusquement les propositions des ennemis; mais les Français refusaient tout accommodement, certain qu'on voulait les tromper. Et, de fait, pendant que les Iroquois amusaient les Hurons d'un côté du fort, ils cherchaient à faire des approches de l'autre côté. Toujours sur leurs gardes, les Français repoussèrent de nouveau les ennemis, et les forcèrent à se tenir hors de la portée du fusil. Pendant sept jours le fort demeura ainsi investi: les assiégés, resserrés dans un étroit espace, étaient soumis à mille incommodités; le froid, l'insomnie, la faim et la soif les harassaient beaucoup plus que les Iroquois. L'eau était si rare qu'ils n'en avaient pas assez pour délayer la farine de maïs qui faisait leur nourriture, et qu'ils étaient obligés de l'avaler toute sèche. Bientôt le plomb manque aux Algonquins et aux Hurons qui ne l'avaient pas ménagé suffisamment, et Daulac dut leur en fournir. Cependant, jusqu'à ce moment les assiégés n'avaient encore perdu aucun des leurs.

Après une semaine d'attente, les Onnontagués eurent la satisfaction de voir arriver les Agniers et les Onneyouts au nombre de cinq cents. Des cris sauvages retentirent dans la forêt, de manière à effrayer les cœurs timides et à faire croire que des milliers de guerriers l'envahissaient. Le fort fut entouré de toutes parts; la fusillade se continuait le jour et la nuit; les attaques étaient fréquentes et vigoureuses. Au milieu de toutes ces difficultés les Français restaient admirables de courage, de vigilance et surtout de

piété. Aussitôt qu'ils avaient repoussé une attaque, ils se mettaient à genoux pour remercier Dieu et se recommander à sa protection.

Cependant la soif pressait tellement les assiégés, que les sauvages n'y pouvaient plus tenir. Le Hurons découragés songèrent à la paix, et envoyèrent quelques-uns des leurs pour s'aboucher avec les ennemis. Les envoyés furent reçus par les Iroquois avec de grands cris, qui effrayèrent les Hurons restés dans le fort. Trente d'entre eux cependant, engagés par les invitations et les belles promesses de leurs compatriotes apostats, sautèrent par dessus la palissade, pour se rendre aux ennemis, malgré les sanglants reproches que leur adressait Anahotaha, Après cette honteuse fuite, il ne resta avec lui de sa bande, que sept à huit hommes; les Français et les Algonquins étaient trop fiers pour consentir à se mettre entre les mains des Iroquois. Les fuyards causèrent un double dommage par leur lâche conduite: ils affaiblirent les forces des alliés, et ils ranimèrent le courage des Iroquois en leur faisant connaître la faiblesse des compagnons de Daulac.

Des parlementaires, suivis d'une troupe de guerriers, se rapprochèrent de nouveau du fort pour inviter le reste des Hurons à se rendre; mais se défiant de tous ces pourparlers les Français les reçurent à coups de fusil, en tuèrent plusieurs et forcèrent les autres à prendre la fuite.

Les Iroquois étaient honteux; depuis dix jours, une chétive palissade, défendue par une poignée de Français et quelques sauvages, arrêtait leur armée toute entière. Ils voulurent tenter un effort suprême. Des buchettes furent distribuées; ceux qui en acceptaient une se dévouaient à monter à l'assaut. Tous ensemble les assaillants se ruèrent au pied de la palissade et s'y cramponnèrent au-dessous des cannonnières, de manière que, n'y ayant de bastion d'où on pût les battre, les assiégés ne pouvaient leur faire de mal; ainsi abrités, les Iroquois travaillaient à coups de haches à abattre les pieux. Dans cette extrémité, les Français eurent recours à tous les moyens que le courage et l'expérience leur purent fournir. Dépourvus de grenades,

ils les remplaçaient par des canons de fusils, qu'ils chargeaient à crever et qu'ils lançaient ensuite sur l'ennemi. Daulac s'avisa de jeter au milieu des ennemis un petit baril de poudre, auquel il avait ajusté une fusée. Malheureusement une branche arrêta le projectile et le rejeta dans le fort où il fit explosion, portant la mort au milieu des combattants. Etouffés par la fumée, les assiégés ne pouvaient plus distinguer les assiégeants, qui profitèrent de la confusion, et s'emparèrent des meurtrières, d'où ils faisaient un feu écrasant. Dans ce moment suprême, un neveu d'Anahôtaha qui était passé aux Iroquois, invita son oncle à se rendre en lui promettant la vie sauve : " J'ai donné ma parole aux Français " répondit le chef, " je mourrai avec eux ". Peu après le vieux guerrier tomba frappé à mort ; mais avant d'expirer il pria un de ses compagnons de lui mettre la tête sur les charbons afin que les Iroquois n'eussent pas l'honneur de lui enlever la chevelure. Poussé par un sentiment d'humanité mal entendue, un Français, voyant les assaillants sur le point d'entrer dans le fort, acheva à coups de hache ses compagnons blessés à mort, afin de les délivrer des supplices qu'ils auraient eus à endurer de la part de leurs cruels ennemis.

Les assiégés avaient assurément tout à redouter de la rage des Iroquois. Ceux-ci en effet, ayant pénétré dans le fort, renversèrent à coups de fusil quelques braves qui se défendaient avec un courage désespéré, et se livrèrent à toutes les fureurs de la vengeance. Deux Français qui respiraient encore furent traînés sur le feu et tourmentés de la manière la plus horrible. Quatre autres conservaient assez de force pour être conduits à la suite des vainqueurs ; on les distribua aux cantons d'Onnontagué, d'Onnéyout, et d'Agnier, qui avaient pris part à l'attaque. Avec ces captifs Français furent menés prisonniers, quatre Hurons, qui avaient combattu jusqu'à la fin avec Anahotaha ; le même sort fut réservé à ceux de leurs compatriotes qui pendant le siège avaient eu la lâcheté de passer aux ennemis.

Des sept cents Iroquois qui avaient assisté au siège du petit fort, un grand nombre avait été mis hors de combat.

Au rapport d'un Huron, pris avec les Français, des masses de cadavres Iroquois s'élevèrent autour de la palissade, durant la dernière attaque, et servirent aux assiégeants pour l'escalader. Les vainqueurs étaient restés stupéfaits de la résistance que leur avaient opposé les dix-sept Français, renfermés dans un si faible réduit, sans eau, sans nourriture, et sans un instant de repos. Aussi affaiblie et lassée, l'armée iroquoise renonça au projet d'attaquer Québec.

Pendant le retour dans leur pays, les Iroquois avaient grand soin de surveiller leurs prisonniers: le soir, on attachait chacun d'eux à quatre piquets fortement plantés en terre, et on lui serrait autour du corps une courroie, dont un bout s'enroulait autour du bras d'un gardien. Nonobstant ces précautions quelques-uns des captifs réussirent à s'échapper. Un Huron nommé Louis, avait conservé quelque espoir de recouvrer la liberté, tout en se préparant à la mort; il se disposait à mourir en bon chrétien, par la prière et la résignation à la volonté de Dieu. Quand la bande s'arrêtait, il s'occupait à réciter le rosaire; et, si alors ses maîtres l'invitaient à chanter selon la coutume des prisonniers, il s'en excusait en prétextant qu'il voulait ménager sa voix pour mieux chanter sur l'échafaud. Cette raison était admise comme valable; car souvent les prisonniers se glorifiaient de la force de leurs poumons et la beauté de leur chant, même sous le couteau de leurs bourreaux et au milieu des bûchers. La conduite de Louis avait adouci son gardien, qui un soir lui fit remarquer que ses liens étaient moins serrés qu'à l'ordinaire; le prisonnier s'en réjouit intérieurement, et conçut le dessin de profiter de la circonstance pour s'en déberrasser complètement. Quand le sommeil eut gagné tous les Iroquois, il réussit à dégager une de ses mains. Comme il avait caché un couteau sous ses habits, il s'en servit pour couper la corde qui lui retenait l'autre main. Il se préparait à en faire autant des attaches qu'il avait aux pieds, et se mettait sur son séant pour en venir plus facilement à bout, lorsqu'il aperçut auprès du feu un grand Iroquois, qui paraissait occupé à

fumer son calumet. Le Huron se crut perdu, mais l'autre n'avait pas aperçu ses mouvements. Un peu plus tard, il se disposait à se lever après avoir tranché complètement tous ses liens, lorsqu'il vit approcher un vieux chef, qui parcourait les rangs des prisonniers afin de s'assurer s'ils étaient bien attachés. L'Iroquois passa sans voir Louis, qui à la troisième tentative réussit à s'échapper du milieu de ses gardiens. Il se jeta dans les bois, et, après une longue course, il arriva à Montréal exténué de faim et de fatigues. Ce fut lui qui fournit les premiers détails, sur les incidents et les résultats de l'expédition de Daulac et de ses braves compagnons.

Cours d'histoire du Canada.

par J. B. A. FERLAND, prêtre,

Edition de 1882.

PREFACE

Dans nos paysages tourmentés du Nord parfois le voyageur au milieu de l'hiver, perdu dans le tourbillon des neiges éclatantes, s'arrête et regarde : autour de lui tout est silence, solitude et mort, il appelle, aucune voix ne lui répond, il veut avancer mais une force écrasante le retient en place, le froid le saisit, le sommeil précurseur d'une mort imminente s'empare de tous les muscles de son corps, faisant un effort suprême, il s'élance avec cet invincible désir de vivre que donne toujours l'approche de la mort ; il se traîne sur ses genoux, puis se relève, et, dilatant sa paupière, il cherche à percer le voile épais de la neige qui l'environne ; Soudain dans une éclaircie, au loin, là-bas, il voit un clocher, le clocher de son village, et, to[illegible]onnant en sa tête, comme les flocons légers qui l'enserrent, sa jeunesse lui revient par rafales ; la rue tortueuse, les petites maisons à pignons, le presbytère, l'église, le fleuve, le fleuve surtout qu'on ne peut éloigner de nos paysages typiques du Québec, tout lui redonne un surcroît de courage, de force et ranimé par le souvenir de ses prouesses d'enfant, il s'avance haletant mais plus courageux en sa route.

C'est ainsi que j'ai fait.

Devant la tempête de railleries, d'attaques, d'insultes, auquels notre race est en butte, en face d'une mauvaise presse disciplinée comme un régiment, et dont le mot d'ordre est de médire et de calomnier, j'ai regardé autour de moi.

L'Ouest est sombre, on refuse à nos enfants le droit d'apprendre leur langue,

L'Ontario avec un ensemble que donne le fanatisme mis au service des préjugés augmente encore de rigueur dans ses mesures exclusives, après les enfants nés sur son sol, on s'en est pris à ceux qui viennent le défricher, et dont le crime est de parler français.

Le problème acadien surgit dans l'Est, et c'est encore la guerre au français qui domine.

La nomination, presque chaque année, d'évêques de langue anglaise dans des centres presque exclusivement français, nous donne, à la solution heureuse du problème de notre survivance, une incertitude troublante.

La guerre où nous avons fait un effort gigantesque comme groupe ethnique à part, et que saura reconnaître l'histoire, est escamotée par ceux-là même, qui tout en nous y poussant, et en reconnaissant à regret nos succès, s'en vont criant partout que nous sommes des défaitistes.

Et je me suis dit: c'en est fait de nous, c'en est fait de notre race, on nous encercle lentement dans le Québec: mais soudain le passé s'est dressé devant moi, le souvenir des luttes d'autrefois victorieuses malgré tout, m'a redonné courage, et j'ai pensé qu'en évoquant la figure la plus typique de la lutte quand même: Dollard, je parviendrais à donner à d'autres qui comme moi commencèrent à douter, la foi au triomphe final.

J'ai donc commis des vers sur un sujet patriotique! que certains critiques modernes, canadiens, me convainquent de Saint-Jean-Baptisme, (crime impardonnable à leurs yeux) je courbe la tête sous leurs foudres; et je continue.

Qu'on ne cherche pas dans ces pages la description de cet héroïque fait-d'armes, qu'on ne m'y cherche pas querelle sur un point historique omis, qu'on n'y cherche pas trop d'amour, ou une amplification poétique quelconque ; dans toutes ces petites pièces liées entre elles par un fil quelquefois imperceptible, j'ai voulu exalter le patriotisme, faire de Dollard un homme, un homme qui aime, mais qui un jour préfère le salut commun à l'amour pour sa Jeanne, et de Jeanne, une de ces héroïnes comme on en voit tant chez nous qui nous fortifient par leur exemple.

Et, si en parlant des ancêtres, si en évoquant la poésie qui nous entoure, je puis donner la fièreté de la race, non pas à tout un groupe, mais au cœur d'un petit Canadien, fût-il le plus faible de tous, je considèrerai mon œuvre méritoire.

JEAN DES GRÈVES.

INVOCATION

Je t'aime, ô mon pays, quand les froids tourbillons
Des neiges de décembre ont comblé tes sillons,
Je t'aime, ô mon pays, à cette heure indécise
Du soir hâtif, lorsque le vent, la bourrasque ou la bise
Etreignent sous leur poids l'érable qui se tord,
Et qui semble lutter comme un géant qu'on mord.

Dans tes lacs sinueux, dans tes glaces sans bornes,
Qui, sous le blond soleil prennent toutes les formes
Dans tes bois noirs et beaux qui cachent l'azur bleu,
Ainsi qu'un dôme immense entre la terre et Dieu,
Dans tes Niagaras, dans tes fleuves tonnerres,
Dans tes monts escarpés, dans tes noires rivières,
Dans tes nuages flous, dans tes limpides cieux
Que nous contemplons tous sans rassassier nos yeux,
Ciels bleus, ciels gris, ciels roux, fraîches teintes d'aurore,
Ou lueur du couchant sous le soleil qui dore,
Je t'aime, ô mon pays, et je veux te chanter;
Te chanter dans ces mots de simple majesté
Que des colons d'Artois, de Poitou, de Tourraine,
De Champagne, d'Anjou, de Beauce ou de Lorraine,
Bretons, Picards, Normands, trappeurs des fiers sommets,
Redirent aux échos recueillis des bosquets.

Ces mots vibrent encore aux flancs des Laurentides,
Ni le fer ni le feu ni des vainqueurs avides,
Ni d'autres tout gonflés de combats triomphants,
N'ont pu les arracher aux lèvres des enfants.
Nos pères les disaient à la vague sonore,
Et nos fils après nous, les rediront encore.
Entendez-vous au loin les notes des chansons ?
Ce sont des mots de France emportés sur nos monts
Que le grand vent du Nord disperse sur la rive,
Et porte jusqu'à nous en musique plaintive.

Pour moi, simple rêveur, en ce siècle d'émoi,
Je t'aime, ô mon pays, jusque dans tes colères,
Mon cœur ne peut vibrer pour d'autres que pour toi.
Dans tes soleils tardifs, dans tes saisons sévères,
Je t'aime, ô mon pays, et je veux te chanter,
Chanter de tes hivers la morne royauté,
Chanter de tes printemps les murmures de l'onde,
Chanter de tes étés la glèbe âpre et féconde,
Et chanter en automne un peu de la rancœur
Qui nous saisit soudain quand tombent feuille et fleur.

Pendant qu'au sein des bois le vent du soir soupire,
Le rossignol timide accorde au loin sa lyre,
Mais le vent qui redouble en crescendo puissant
Couvre bientôt la voix du chantre du couchant.
La vague alors répond et sa vaste cadence
Est un hymne infini telle une plainte immense,
C'est un duo sans fin de la brise et des flots
Où dominent toujours des éternels sanglots.
Puis la tempête vient, et de ses clameurs vagues,
Rythme des accords fous sur le clavier des vagues.
C'est alors un concert sublime, plein d'horreur,
Le fleuve secoué, farouche en sa fureur,
Bondit, et de ses flots ecumeux pleins de rage,
Avec un allegro desordonné, sauvage,
S'élance sur la rive et de sa grande voix,
Eveille les échos les plus lointains des bois.
L'orgue des flots sans fin fait chanter un octave
De sons qui vont toujours de plus grave en plus grave,
Et descendant ainsi de bémol en bémol,
Semble ébranler le ciel et fait vibrer le sol.
Mais couvrant tous les bruits de la vague démente,
Couvrant de ses éclats la voix de la tourmente,
Plus haut que la fureur inutile des flots,
Plus haut que la rafale en ses profonds sanglots,
On entend au lointain, superbe en sa colère,
Terrible et monstrueux, le fracas du tonnerre.
Ainsi qu'un lent point d'orgue après un grand effort,
Tout se calme soudain, le flot vaincu s'endort,
La brise dans le ciel disperse la tempête,
Tout redevient muet et l'orchestre s'arrête ;

La nature s'apaise et redevient sans bruit
Lorsque dans le ciel bleu, en paix, monte la nuit,
Mais l'oiseau qui n'a pas terminé sa complainte,
Alterne avec le vent qui chante aussi sa plainte,
Et l'on entend encor limpide sur le sol,
En un solo vainqueur, le chant du rossignol.

Ainsi je veux chanter au sein de la tempête
Malgré le vent du nord qui balaye nos prés
Et qui des grands sapins fait s'incliner la tête
Comme il fait en été se balancer nos blés.

Malgré les cris de haine en un ciel de rafales,
Dans ta langue de France aux accents glorieux,
Je veux chanter sans fin tes beautés triomphales,
O Canada d'amour, pays de mes aïeux!

CHANT PREMIER

LE VŒU

LE PRE

Le soleil du matin déchirant un nuage
Illumine le pré de sa fauve rougeur.
Ce n'est plus la forêt primitive, sauvage,
Où Maisonneuve, un soir, abordait tout songeur.

C'est un vallon doré par des gerbes soyeuses,
C'est un champ de blés mûrs que bordent de grands pins,
Où de gais moissonneurs, d'alertes moissonneuses,
S'en vont vers le labeur et la faucille en main.

Et le soleil rayonne et la brise murmure,
Et le chant des colons s'élève plein d'ardeur,
Et le vent qui s'en va fait chanter la ramure,
En emportant au ciel cet hymne de leur cœur :

CANTIQUE

Torrents, ruisseaux qui chantez sur les rives,
Voix des bosquets en vos notes craintives,
Morne océan qui vibres sous tes flots,
Déserts de feu, rugissements de l'ombre,
Noires forêts, sur vos claviers sans nombre,
Lancez vers Dieu vos chants ou vos sanglots.

Tout ce qui rit et tout ce qui soupire,
Tout ce qui vit et tout ce qui respire,
Brise des nuits pleurant sous le ciel noir,
Voix de la terre, âpre plainte d'un chêne,
Ou voix du ciel que la tourmente entraîne,
Que votre voix entonne un chant d'espoir.

Froids ouragans, grande voix du tonnerre,
Sombre aquilon, pourvoyeur de mystère,
Tout ce qui pleure et tout ce qui rugit,
Vagues des mers, téméraires phalanges,
Au Créateur élevez vos louanges,
Chantez à Dieu l'hosanna qu'il bénit.

LE CHŒUR

Le Dieu du ciel bénit notre labeur
En fécondant tout ce vaste domaine,

L'astre du jour nous verse sa chaleur
Et le blé d'or s'élève dans la plaine,

Travaillons et prions,
travaillons,
travaillons.

Au souffle du printemps, au souffle de la brise,
Le blond froment partout recouvre nos sillons,
Nous avons découvert une terre promise,
Travaillons et prions,
travaillons,
travaillons.

RECIT

Mais pour garder le blé dans les blondes javelles,
Il faut un corps choisi qui serve de rampart,
Et l'on voit arriver, alertes sentinelles,
En bataillons serrés, les soldats de Dollard.

LES SENTINELLES

Au pas, au pas, au pas,
Ne tardons pas,
Allons là-bas, là-bas, là-bas,

Dans l'herbe verte
En cas d'alerte
L'œil aux aguets,
A l'avant-poste,
Pour la riposte,
Nous sommes prêts.

La sentinelle,
Reste fidèle
A son devoir,
Son âme inquiète,
Surveille et guette,
Le jour, le soir.

Au pas, au pas, au pas,
Ne tardons pas,
Allons là-bas, là-bas, là-bas,

DOLLARD

Ce n'est pas un vainqueur, un noble capitaine,
Un conquérant fameux qui va par l'univers,
Ecrasant sous son char en sa course de haine,
Peuples et rois battus en cent endroits dievrs;

Ce n'est pas un berger dont la muse plaintive
Redit en longs accents son amour délaissé
Ou pleure de l'amante inconstante, fautive,
Le cruel abandon par un beau soir d'été;

Ce n'est pas un seigneur de noble descendance,
Un marquis petit maître au teint rose et vermeil,
Un page tout doré dont la jambe en cadence
Rythme le menuet autour du Roi Soleil;

C'est un simple officier de la Nouvelle-France,
C'est un héros fameux parmi tous nos aïeux,
Dont le fait d'armes mâle et la crâne vaillance,
Font tressaillir d'orgueil la cendre de nos preux.

Pour sa Jeanne il aurait franchi fer et mitraille,
Pour un sourire d'elle il eut bravé la mort,
Le devoir et l'amour se sont livré bataille,
Et chez lui le devoir demeura le plus fort.

RECIT

Par ce matin d'été sous la blonde parure
Des gerbes balançant des épis déjà lourds,
Le pâle capitaine à sa Jeanne murmure
Des mots d'amour si doux qu'on les redit toujours.

AMOUR

Dollard

Quand sous le vent qui passe à travers la ramure,
On sent une caresse indécise du jour,
Quand la fleur se dressant dans l'aube toute pure,
Aux baisers du matin se livre avec amour,

Lorsque le papillon s'en va de rose en rose
Confier ses secrets aux étamines d'or,
Lorsque l'oiseau léger timidement se pose
Près de son nid tout frêle et tout humide encor
Quand la feuille du saule à la feuille voisine
Fait chanter doucement ses notes de cristal,
Lorsque le peuplier là-haut sur la colline
Sent trembler sa ramure au souffle matinal,
Il semble qu'un frisson saisisse la nature,
Tout se livre joyeux aux caresses du jour,
Tout chante, tout frémit, pleure tremble ou murmure,
Sous le pâle azur bleu tout se livre à l'amour.
Et je serais muet sans pouvoir en mon âme;
Pauvre, tremblant, pensif et joyeux tour à tour,
Trouver le mot qui traduise ma flamme,
Ainsi je m'en irais en te disant bonjour,
Sans ajouter aussi: je t'aime ?

Jeanne

Oui, je le sais, c'est l'agréable thème,
C'est ainsi que l'on parle et quand on a vingt ans
De toutes les saisons il n'est que le printemps,
Les poètes rêveurs, ces amoureux moroses,
Trouvent l'amour blotti jusques au sein des roses;

Le souffle du matin, la caresse du vent,
Les sombres peupliers au feuillage mouvant,
L'abeille qui s'en va par les prés, par la plaine,
Le rossignol qui chante en la forêt prochaine,
Tout est pour eux prétexte à des aveux troublants.
La vie est comme un livre aux feuillets lourds et blancs
Chacun peut à son gré écrire un long poème,
Ou couvrir chaque page avec ces mots : je t'aime.
Pourtant, vous le dirais-je ? en ce livre du jour,
Le mot que j'ai tracé n'est pas un mot d'amour,
Ce n'est pas par amour que déployant leurs ailes,
En méandres sans fin volent les hirondelles,
Et l'abeille enivrée auprès d'un cyclamen,
Ne puise pas l'amour, mais cherche le pollen,
Nous écrivons tous deux aux feuillets du grand livre
Vous y mettez sans fin ce que l'amour vous livre,
Dans l'aile, dans la fleur, dans le ciel rouge ou noir,
Vous ne voyez qu'amour, je ne vois que devoir.

Dollard

Reste, je t'en supplie,
O ma Jeanne bénie,
Je t'aime tout le jour,
Et je ne puis comprendre,
Qu'au soir je doive attendre,
Pour te parler d'amour.

J'irai chercher sur les rochers déserts
J'irai cueillir au fond des vastes mers
Les diamants et l'or pour tresser ta couronne,
J'irai, des fils des bois, bravant tous les mousquets,
Te tailler un empire au centre des forêts,
Viens, ô viens avec moi, je te veux sur un trône.

Jeanne

Non, non, j'aime mieux ma chaumière
Que le plus beau palais d'un roi,
J'aime mieux mon lopin de terre,
C'est tout petit, mais c'est à moi.

Dollard

Ensemble nous irons vers d'autres océans,
Nous braverons tous deux la foudre et les autans,
Ensemble nous irons vers des terres lointaines,
Aux pays inconnus par delà les flots bleus,
Et nous serons là-bas, l'univers à nous deux,
Viens, oh! viens avec moi vers de fertiles plaines,

Jeanne

Il est petit mon ermitage,
En deux cents pas j'en fais le tour,
Mais qu'importe à l'oiseau sa cage,
Quand il y rencontre l'amour.

Dollard

Viens, nous irons sceller loin des regards moqueurs
Le tendre et pur amour qui consume nos cœurs,
Et quand l'astre du jour sur tes yeux viendra luire,
Lorsque de l'océan surgira le soleil,
Comme la première Eve à son premier réveil,
Tu verras près de toi ton époux te sourire.

Jeanne

Mais que m'importe l'or et ses promesses vaines,
Que m'importe l'amour sur des terres lointaines,
Que m'importe un empire et tout ce vaste espoir,
A son poste toujours reste la sentinelle,
Je suis de garde ici, sur la terre nouvelle,
Et dussé-je y mourir, je ferai mon devoir.

RECIT

Là-haut sur le côteau tout inondé de gerbes,
Les moissonneurs courbés, travaillent pleins d'ardeur,
Seul un soldat debout, pensif, au sein des herbes,
En silence et songeur, laisse pleurer son cœur.

On dit qu'aux temps lointains de la France Nouvelle,
L'ennui, le sombre ennui, tel un oiseau de mort,
Apparaissait au ciel et déployant son aile,
De son ombre morose enveloppait le fort.

Les soldats demeuraient l'œil fixés sur la rive,
Regardant sans les voir les flots d'azur et d'or,
Et les Bretons rêveurs, en leur âme pensive,
Revoyaient leur jeunesse au doux pays d'Armor.

Ils rêvaient des flots bleus qui sillonnent la plaine,
Ils rêvaient du pays du village ou du bourg,
En songe ils entendaient la douce cantilène,
D'une femme qui file et chante tout le jour.

La Canadienne, alors, plus qu'à demi-Française,
(O ruses de la femme, apprises sans leçons)
Lançait aux fiers échos de la rude falaise,
L'air cent fois répété d'une alerte chanson :

CHANSON

Un rossignol aimait une fauvette
Dans les bosquets, dans les bois d'alentour,
Il s'en allait murmurant en cachette,
Des mots d'amour, des mots d'amour.

L'été s'enfuit et lorsque vint l'automne,
Le rossignol, par un soir étoilé,
Chantant sans fin sa plainte monotone,
S'en est allé, s'en est allé.

L'hiver passa, le printemps revint vite,
Le rossignol sans se lasser jamais,
Revient aussi, joyeux rendre visite,
Aux vieux bosquets, aux vieux bosquets.

Mais c'est en vain que sa note inquiète,
Vibra dans l'air, et longtemps appela,
Tout resta sourd, l'inconstante fauvette,
N'était plus là, n'était plus là.

Et depuis lors, quand la brise murmure,
Si vous errez, le soir sous l'astre d'or,
Vous l'entendrez gémir sous la ramure:
Je t'aime encor, je t'aime encor.

JEANNE ET LA SENTINELLE

Jeanne

O pauvre sentinelle auprès du flot qui chante,
Pourquoi, dis-moi, pourquoi ce front songeur ?
L'azur paraît-il sombre et la vague méchante
Semble-t-elle à ton âme ainsi qu'un flot vengeur ?

La sentinelle

Je n'ose rompre le silence
Car je rêve au fond de mon cœur,
Je rêve, je rêve à la France.

COMPLAINTE

Il est par delà l'Océan,
Au doux pays de l'abondance,
Où le ciel semble plus clément,
Un endroit, qu'on nomme la France.
Il est par delà les flots bleus,
Une terre au gai paysage,
Que je vois en fermant les yeux,
Et que je nomme mon village.

O doux pays du sol natal,
Terre d'amour et de clémence,
O terre où germe l'idéal,
A toi je rêve en ma souffrance.
C'est ton enfant qui pleure, hélas!
Son exil en ce lieu sauvage,
Et qui voudrait aller là-bas
Mourir en son humble village.

Parfois le soir quand tout s'endort
Quand l'oiseau chante sur la branche,
Mon âme alors prend son essor
Vers une maisonnette blanche.
J'entre dans un humble logis,
J'y vois une femme en prière,
Le front ridé, les yeux rougis,
Je reconnais ma sainte mère.

O mère, embrasse ton enfant,
Ecoute sa voix qui murmure
A ton oreille un bien doux chant,
Afin de panser ta blessure.
Ouvre tes bras, ma tendre mère,
C'est ton enfant qui pleure, hélas!
L'exil en ce lieu solitaire,
Et qui voudrait aller là-bas
Mourir dans les bras de sa mère.

Jeanne

Et quoi ! et quoi ! pauvre paria,
Tu regrettes donc ton village ?
Et le pays de Canada
Pour toi n'est qu'un pays sauvage !

Je demande pardon, admirable nature,
Je vous prends à témoins, superbes majestés,
Azur de mon pays, côteaux, plaines, verdure,
Cieux et terre, océan, rochers, immensités.
Vous qu'on entend au loin, cascades frémissantes,
Mont-Royal que prendrait pour trône l'Eternel,
S'il revenait parler aux peuplades errantes !
O fleuve dont les eaux reflètent tout le ciel,
Notre âme aime à planer sur vos sombres abimes,
Ou sur vos vastes lacs sans borne ni milieu,
Elle aime à méditer sur vos rochers sublimes,
" Elle se sent alors, face à face avec Dieu."

RECIT

A l'envi répétant leur simple ritournelle,
Les moissonneuses vont, se tenant par la main,
Riant et folâtrant près de la sentinelle,
Et répétant sans fin leur alerte refrain :

Prends garde, sentinelle,
Chasse la nostalgie,
Pour la terre nouvelle,
Garde ton énergie.

Mais à leur chant joyeux, à leur alerte " en garde ",
Un cri plein de terreur a soudain répondu,
C'est l'alarme que donne un des soldats de garde,
Et l'effroi sur le pré s'est soudain répandu :

L'ALERTE ?

En garde sentinelle, en garde, en garde.
La horde sauvage
Rêvant le pillage,
Semant la terreur,
Contre nous s'avance,
Contre nous s'élance
Comme un flot vengeur.

Le peuple farouche,
L'injure à la bouche,
D'un pas conquérant,
De son cri de guerre,
Ebranle la terre,
Et vient par torrent.

LA FUITE

Comme l'oiseau s'enfuit quand s'obscurcit le jour,
Comme l'on voit bondir soudain les flots superbes,
Comme fuit la colombe à l'aspect d'un vautour,
Comme au bruit de la foudre on voit trembler les herbes
Comme l'on voit passer en franchissant les eaux,
Les chevreuils éperdus qui relèvent leur tête,
Comme l'on voit vibrer les ailes des oiseaux,
Lorsque dans un nuage, éclate la tempête.

Ainsi les moissonneurs délaissant leur blé d'or,
Devant ce flot montant de menace et de rage,
Vont chercher un abri près des murs de leur fort,
Abandonnant leur œuvre à la fureur sauvage.
Mais Jeanne en s'enfuyant est prise à la ceinture,
Un farouche Iroquois retient entre ses mains,
Ainsi qu'un oiseleur, la frêle créature,
Et l'entraîne joyeux à l'ombre des grands pins.

Que va-t-il advenir, ô ma Jeanne héroïque?
Pourras-tu jusqu'au bout sourire à tes bourreaux?
Quand du bout d'une flèche, ou tranchant d'une pique,
Ils vont dans ton beau corps se tailler des lambeaux?
Toi qui rêvas d'amour, d'espoir et de souffrance,
As-tu pesé le sens de tes vœux imprudents?
Les vois-tu chiens rampants, organiser leur danse?
Ils vont à la curée en s'aiguisant les dents.
Puis soudain relevant leur buste qui chancelle,
Avec un âpre cri plein de sourde rancœur,
Dressant leur "tomahawk" où le sang noir ruisselle,
Ils entonnent ensemble un hymne de vainqueur.

CHANT DE GUERRE

Superbes bêtes de pröies blondes
Nous sommes partout les vengeurs,
Toujours nos luttes sont fécondes,
Pour l'âpre plaisir des horreurs,

Nous lacérons avec ivresse,
La chair des vaincus en lambeaux,
Nous leur prodiguons la caresse
De nos ongles de bourreaux,

Tout éperdus de chair vivante,
Et de son sang chaud, coulant à flots,
A la victime palpitante,
Nous arrachons de lourds sanglots,

Ce sont nos clameurs triomphales,
Les chants bachiques des vainqueurs,
Et nos festins de cannibales
Sont préparés avec des cœurs.

Dans nos forêts, dans nos repaires,
Ivres de sang, vaillants et forts,
Nous comptons les tributs des guerres,
Par les chevelures des morts.

Et nous ne reprenons courage,
Qu'en vidant tous, contents, repus,
Nos larges coupes du carnage
Faites du crâne des vaincus.

RECIT

Jeanne à leurs cris de haine entonne sa prière,
Ce n'est pas le défi d'un vaincu plein d'émoi,
Le chant de mort fameux des Hurons de naguère,
C'est un hymne d'amour, d'espérance et de foi.

LE VŒU

Devant le Dieu qui nous éclaire,
Je veux dominant mon émoi,
Dire à mon heure dernière,
Seigneur, en vous j'ai foi.

Hélas! bien faible est ma prière,
Et je palpite sous le vent,
Mais cependant en vous j'espère,
Seigneur, votre bras est puissant.

Au moment de l'adieu suprême,
Je veux redire avec ferveur :
" Vous savez bien que je vous aime "
Pour être près de votre Cœur.

Et cependant je voudrais vivre,
Mon cœur est chaud, mon sang vermeil,
Je veux revoir les fleurs de givre,
S'épanouir sous le soleil.

Je voudrais voir encor la rose
Mourir en embaumant le sol,
Ecouter par un soir morose,
Le chant d'espoir du rossignol.

Et si j'échappe à la torture
Que me prépare le vainqueur,
Sur mon âme je vous le jure,
Je vous consacrerai mon cœur.

Et dans un cloître solitaire,
Semblable au divin prisonnier
Imitant votre exemple austère,
Pour mes bourreaux j'irai prier.

RECIT — SAUVEE

On voit soudain sur la grand'route,
Poindre et grandir notre étendard,
Jeanne déjà mourante écoute
Les pas rythmés de son Dollard.
Ainsi qu'un mât dominant l'onde,
Les fiers drapeaux fleurdelisés
Quand la tempête est plus profonde,
Dominent les flots irisés.
Qu'importe alors le chant sonore,
Dollard accourt près du pôteau,
Jeanne est debout tremblante encore,
Tendant la tête à son bourreau.
D'un bras puissant sauvant sa proie,
Il la délivre du trépas,
Ivre d'amour, ivre de joie,
Mais c'est en vain qu'il tend les bras.

DOLLARD ET JEANNE

Dollard

Viens dans mes bras, ô ma Jeanne adorée
Et sur mon cœur viens calmer ta terreur,
J'ai pu chasser cette race exécrée,
Mais près de toi, je suis deux fois vainqueur.

Jeanne

Au Dieu qui de la mort par ton bras me délivre,
Au Dieu qui du bucher me détache en ce jour,
J'ai consacré ma foi, je renonce à l'amour,
Et pour lui seul désormais je veux vivre.

Dollard

Ma douce fiancée, ô Jeanne, qu'est-ce à dire ?
Je ne t'ai pas comprise, est-ce là du délire ?

Jeanne

Je suis la fiancée
De Jésus dès ce jour,
Et mon âme scellée
Ignorera l'amour.

Dollard

O Jeanne, de ma vie, ô lumineuse aurore,
Ne m'abandonne pas.
Regarde par pitié, à genoux je t'implore,
Reviens, oh! reviens dans mes bras.

Jeanne

Renonçons, ô mon capitaine,
Renonçons à l'amour,
Que rien en nous enchaîne,
Oublions les beaux jours,

Dollard

Non, non, plutôt la mort, je jure devant Dieu
De ne pas me soumettre à ce terrible vœu.

Pauvre orphelin sur l'océan du monde,
J'osais lutter contre le sort méchant,
J'osais chanter quand la vague profonde,
Sous moi creusait un abîme béant,

Je me sentais renaître à l'espérance
Quand je voyais ton sourire vainqueur,
Ton seul regard apaisait ma souffrance,
Ton seul amour était un baume au cœur,

Mais tout a fui, l'espoir et la jeunesse,
Avec l'amour, m'ont bientôt dit adieu,
Ma douce Jeanne, hélas! aussi me laisse,
Ange de Dieu, elle retourne à Dieu.

Seul, sans ami, je veux chercher la tombe,
Pourquoi lutter contre le sort méchant,
Au désespoir, mon faible cœur succombe,
Je veux mourir à tes pieds, suppliant.

Jeanne

Le peuplier, lorsque le vent l'effleure,
Tremble, s'agite et quelquefois gémit,
Sous la souffrance ainsi ton âme pleure,
Sous la tempête ainsi ton cœur frémit,

Puisque la fleur embaume et disparait,
Ne vit qu'un jour, ne sourit qu'une aurore,
Quand vient le soir, pourquoi chercher encore
Son doux parfum, son fugitif attrait ?

Dollard

Je veux mourir à tes pieds, suppliant.

Jeanne

Illusions, santé, bonheur, jeunesse ?
De ton matin, Dollard, c'étaient les fleurs ?
Tout a passé. Mais que l'espoir renaisse,
D'autres fruits d'or germeront de tes pleurs.

Pleure, ô Dollard, et que ton âme émue
Jusques au ciel exhale ses sanglots,
Bonheur, famille, illusion perdue,
Que reste-t-il ? tout sombre sous les flots.

Dollard

Je veux mourir à tes pieds, suppliant.

Jeanne

Tu veux mourir et ton âme éplorée
Cherche le fer qui conduit au trépas,
Lâche qui fuit quand l'alarme est donnée,
Lâche qui n'ose affronter les combats.

Lorsque des Iroquois les puissantes cohortes
Poussent le cri de guerre, le tomahawk en main,
Lorsque de tous côtés, ils assiègent nos portes,
Lorsqu'il vous faut pour vaincre un effort surhumain,
Lorsqu'il faut au soldat quelqu'un qui les ranime,
Quand de ton bras puissant c'est toi qui les soutiens,
O lâche capitaine, âme pulsilanime,
Pour un fragile amour tu laisserais les tiens ?
Au nom de la patrie, en danger, qui chancelle,
Pour la mère et l'enfant qui luttent sans espoir,
Pour le vieillard tremblant qui dans les champs t'appelle,
Va combattre et reviens, ou, meurs à ton devoir,

Dollard

Venez tous, approchez, Mohicans, Outaouais,
Outagamis, Renards, Mohawks ou Iroquois,
Pour vous exterminer ma lame est assez large,
Bourgades de Manhatt, peuples des cinq cantons,
Je ne puis disposer de poudre ou de canons,
Mais mon cœur indompté en moi sonne la charge,

Je jure sur mon Dieu, je jure sur ma foi,
Que pour entrer chez nous, vous passerez sur moi.

CHŒUR DES SOLDATS

Libres enfants de la jeune Amérique,
Cédez le pas à ce peuple sans peur,
Qui sut dompter les flots de l'Atlantique,
Pour s'établir sur ce sol en vainqueur.
Allez là-bas au pays de la chasse,
Exterminer les daims ou les bisons,
Du fier chevreuil allez suivre la trace,
Ou de maïs emplissez vos maisons.
Laissez dormir le tomahawk de guerre
Et progresser nos paisibles cantons,
Que le colon dorme en paix sur sa " terre "
Sinon, arrière ou nous nous vengerons.
Nous descendons d'une race guerrière,
Fils des héros et des preux d'autrefois,
Tous les soleils ont vu notre bannière,
Toutes les mers connaissent nos exploits.

DEUXIEME CHANT

LE DEPART

RECIT — L'AUBE

La place de l'église est maintenant déserte,
Il n'est plus nuit bientôt, il n'est pas jour encor,
A l'orient, là-bas, seule une ligne verte,
Fend le rideau d'azur pour l'astre au disque d'or.

C'est un matin de mai en seize cent soixante,
C'est le jour des adieux, c'est le jour du départ.
Jeanne rêve sans doute, et belle insouciante,
Songe-t-elle à Dollard qui pleure quelque part ?

Car Dollard éperdu près de sa porte close,
A genoux sur le seuil soupirant et pleurant,
Pendant que dans la ville encore tout repose,
S'en vient dire à sa Jeanne un adieu déchirant.

SERENADE

Dollard

Déjà la nuit termine sa carrière,
Déjà le jour argente l'azur bleu,
Tout est silence au ciel et sur la terre,
Seul, un oiseau entonne un hymne à Dieu.
Vers toi je viens, ô ma Jeanne adorée,
Vers toi je viens, l'âme et la lèvre en feu,
Je vais mourir et mon âme éplorée
S'en vient te dire un éternel adieu.

Deux sentiments l'un à l'autre contraire,
Mettent mon âme en étrange embarras,
L'un c'est l'amour, et l'autre c'est la guerre :
Je veux partir et rester dans tes bras.
Amour, amour, n'endors pas mon courage,
Je suis celui qu'a désigné le sort,
Qui pour sauver ses frères du carnage,
Doit s'immoler à l'ange de la mort.

Et cependant, ô ma Jeanne bénie,
Vers toi je viens sans détour et sans fard,
Je veux cueillir sur ta lèvre assoupie,
Un long baiser, le baiser du départ.
....
....

Adieu, ma Jeanne, il faut donc que je meure,
Bien loin de toi, loin de ce gai séjour,
Sans avoir pu, même à la dernière heure,
T'entendre dire un simple mot d'amour.

RECIT — L'AURORE

Le soleil apparaît au sein des flots, superbe,
Faisant briller au loin le ruisseau qui s'enfuit,
Animant sur la feuille et sur chaque brin d'herbe,
Ces pleurs que verse l'aube au tombeau de la nuit.
La nature est en fête et le ciel est de rose,
Les abeilles s'en vont vers les premières fleurs.
Seule la ville est triste et la plaine morose,
Fait résonner l'écho de ces hymnes de pleurs:

LE CHŒUR

Libera, libera, libera eos de ore leonis,

Quand notre voix s'élève de l'abîme,
Pitié mon Dieu! pitié pour nos soldats,
Mettez en nous ce courage sublime,
Pour que sans pleurs, nous songions aux combats.

Libera, libera, libera eos de ore leonis.

Chœur des mères

Ayez pitié de la mère qui pleure,
Ayez pitié de nos foyers déserts,
Ayez pitié dans la sombre demeure,
Des fronts tremblants par les rides couverts.

Libera, libera, libera eos de ore leonis.

Chœur des épouses

Ayez pitié de l'épouse éplorée,
Ayez pitié des tout petits enfants,
Que les soldats de la cause sacrée,
Viennent vers nous vainqueurs et triomphants.

Libera, libera, libera eos de ore leonis.

RECIT

Officiers et soldats, un à un, à pas lents,
Soutenant sous leur bras leur épouse ou leur mère,
Sacs au dos, droits et fiers sous leurs plumets tremblants,
S'en viennent à l'église adresser leur prière ;
Ils viennent vers le Christ en l'ardeur de leur foi,
Ils viennent à l'autel crânes monter la garde,
Sentant qu'ils vont mourir, et pourtant sans émoi,
Ils viennent s'incliner, devant Dieu qui les garde.

O fleuve aux flots d'azur ! O fleuve aux flots sans fin !
O fleuve qui souris aux brises matinales !
Que les temps sont changés depuis ce clair matin,
Que d'autels ont surgi sur tes rives royales !
Regarde, ces clochers qui s'élèvent aux cieux,
Sont autant de claviers sous le souffle des brises,
Qui font vibrer le bronze en cantiques pieux,
Dans la Rome du Nord la ville aux cent églises.

RECIT — SEIZE

Quand on racontera bien tard à la veillée
L'histoire des héros tombés au champ d'honneur,
Quand on rappellera sans fin sous la feuillée
Les exploits de ces preux sans reproche et sans peur,
Quand on s'assemblera le soir pour "l'épluchette"
Jeunes gens et vieillards au seuil de la maison,
Quand on s'amusera parfois, la moisson faite,
Au village, en famille, après la fenaison,
Quand l'aïeul en tremblant relèvera la tête,
Sur le groupe joyeux de ses petits enfants,
Faisant taire un instant les violons de la fête,
Il fera le récit des vaincus triomphants :
Amants de l'idéal
Qui combattiez sans trève,
Enfants de Montréal
Aux yeux remplis de rêves,
O martyrs ignorés!
Sur la plage lointaine,
De vos mousquets rouillés
Faisant face à la haine,
Enfermés dans un fort
Sans souci du carnage,
N'attendant de renfort
Que de votre courage,
Sans aide et sans secours,
Parsemant la mitraille;
Durant quinze longs jours
Soutenant la bataille,
Que de membres épars,
Dans la rude embuscade,
Ont servi de remparts
A votre palissade!
Et les enfants sentant vibrer l'âme française,
— Grand-père, dites-nous, les noms de ces héros,
Combien s'en sont allées ? dites, grand-père ?
— Seize,
Et qui donc les guidait ?
— C'est Dollard des Ormeaux.

CHŒUR DES SOLDATS

Sonnez, tambours, sonnez, cymbales,
Couvrez le sifflement des balles,
Pour répondre à notre clairon,
Et se mêler à la fanfare,
Sur cette peuplade barbare
Bientôt tonnera le canon.

Sonnez, tambours, sonnez, cymbales,
Sonnez vos notes triomphales,
Sur le rivage aux vagues d'or,
Couvrant la clameur incertaine,
Des cris d'assaut, des cris de haine,
Bientôt résonnera le cor.

Sonnez, tambours, sonnez, cymbales,
Sonnez gaiement sous les rafales,
Sonnez sans fin sur notre fort,
Car on verra surgir de l'onde,
L'ange vengeur qui par le monde,
S'en va partout semant la mort.

RECIT — DANS L'EGLISE

Tu vibres plein d'émoi, bourdon de Notre-Dame,
Jetant à tout venant, à l'est, au sud, au nord,
Ou sur le flot grondant ton chapelet de gamme,
Pour acclamer le Christ, sous le dais de drap d'or.

Tout chante et tout sourit, plus légère est la brise,
A l'ombre des bouleaux ou des saules pleureurs,
L'air est tout embaumé par un parfum qui grise,
C'est l'âme de l'encens ou le soupir des fleurs.

Comme l'onde au printemps on voit partout la foul
Qui se presse, se lève, ou s'incline à genoux,
Et la vague incertaine ou s'avance ou s'écoule,
Ou soudain s'accumule en de vivants remous..

Tout palpitant de foi, d'amour et d'espérance,
Le prêtre a, dans ses mains, soulevé l'ostensoir,
Et sur les fronts courbés lentement le balance,
Dans les nuages gris qu'exhale l'encensoir.

Les yeux semblent fixés sur la sainte Victime,
Mais chacun, à genoux, courbe bien bas le front,
Quand le prêtre, à l'autel, en un geste sublime,
Trace trois fois dans l'air le signe du pardon.

Un cri soudain vibrant de tendresse ou d'alarmes,
Fait frisonner la foule et monte dans les airs,
C'est Dollard sabre au clair qui dit: présentez arme
Et les armes là-bas ont lancé des éclairs.

Oh! ce cri, que de fois j'ai pleuré de l'entendre,
Et je sentais alors courir dans tous mes os,
Un long frisson d'émoi que je ne saurais rendre,
Que l'on ressent parfois quand claquent des drapeau

Par les sentiers fleuris embaumés de melèze,
Lorsqu'enfant je suivais le cortège pieux,
Aux jours de Fête-Dieu, mon cœur battait à l'aise,
Quand ce cri déchirant s'élevait vers les cieux.

Voilà, voilà Celui qui règne sur nos terres,
Voilà, voilà Celui qu'acclamaient nos aieux,
A qui chacun rendait les honneurs militaires,
Et qui d'humbles soldats fit un peuple de preux.

Qu'il règne sur l'école et protège l'enfance,
Qu'il règne sur nos champs aux plis des étandards,
Qu'il règne au tribunal et sauve l'innocence,
Et que ses bras puissants nous servent de ramparts.

Que les petits enfants s'accoutument à lire,
En épelant sans fin les lettres de son nom,
Et que le criminel qui vient de le maudire,
Levant les yeux sur lui reçoive son pardon.

S'il fut un double culte au doux pays de France,
C'est ce culte apporté sous l'ombre des grands bois,
Par de hardis colons. de Beauce ou de Provence,
Quand près des fleurs de lys, ils élevaient la croix.

Et nous avons comme eux sur ce sol d'Amérique,
Gardé ce double culte intact en notre cœur,
Nous respectons le roi selon l'usage antique,
Mais nous rendons à Dieu notre hommage au vainqueur.

RECIT — RELIGIEUSE

Mais pendant qu'à l'église on s'incline et l'on prie,
Jeanne, de sa demeure, en silence, est sortie,
Elle a promis à Dieu sa jeunesse en sa fleur,
Elle accomplit son vœu, mais frissonne d'horreur.
Oh! vous qui connaissez l'angoisse suprême,
D'un adieu sans espoir à des êtres qu'on aime,
O vous qui connaissez ce qu'il faut de grandeur,
Pour répudier l'amour et pour cloitrer son cœur
Pour fermer sur son sein ce livre de souffrance,
Feuillets d'illusions, d'amour et d'espérance,
Pour oublier sa mère et laisser son foyer,
Pour suivre sans faillir et sans jamais trembler,
Un sentier parsemé de ronces et d'épines,
Chastes filles du Christ, ô saintes héroïnes,
Dans vos couvents discrets m'inclinant le front bas
J'admire votre vie et ne la comprends pas.
Mais vous qui connaissez ce sublime martyre,
Vous comprendrez pourquoi Jeanne pleure et soup
Fidèle à son serment faisant taire son cœur,
Et stoïque, écoutant l'aveu de la douleur,
Malgré les cris, les pleurs de Dollard à sa porte,
Elle a voulu rester quand même la plus forte,
Mais quand il a laissé, le front courbé, son seuil,
Jeanne est alors sortie en sa robe de deuil,
Sous un long voile noir elle cache sa tête,
Comprimant en son cœur l'écho de la tempête,
Et refoulant en vain d'invincibles sanglots,
A la route déserte elle adresse ces mots:

Jeanne

Avant de consommer l'ultime sacrifice,
Je sens en moi grandir une sourde terreur,
Je doute de moi-même et maintenant j'ai peur,
O mon Dieu, s'il se peut, éloignez ce calice.

Je sens grandir en moi ce qu'un jour à la grotte,
Vous avez éprouvé de dégoût, de rancœur,
Quand vous avez soudain présenté, plein d'horreur,
Votre joue au baiser du lâche Iscariote.

Maintenant comme vous, l'âme triste et dolente,
Je viens le cœur transi me livrer à l'autel,
Car je veux avec vous, victime palpitante,
Une place dans votre ciel.

LE SERMENT

Le prêtre

Soldats qu'à son banquet notre Jésus convie,
Il est venu le jour, étape dans la vie,
O belle heure! O radieux matin!
[illegible] pain sacré vous rassasie,
[illegible] rieuse ambroisie,
Le sang d'un Dieu rougit la coupe du festin.

Goûtez goûtez en paix cette suave fête,
Mais [illegible] dez, voyez-vous la tempête
S'amonceler au ciel serein ?
L'âpre [illegible] crime a saturé la terre,
Et son farouche cri de guerre,
Répond à votre doux refrain.

Le prêtre

Le Christ à ses côtés vous appelle aujourd'hui,
Jurez-vous de combattre et de mourir pour lui?

Tous

Nous le jurons.

Le prêtre

Des croisés, vos aïeux imitant la vaillance,
Jurez-vous de rester sans peur ni défaillance?

Tous

Nous le jurons.

Le prêtre

Malgré le fouet qui cingle et la pince qui mord,
Jurez-vous de rester constants jusqu'à la mort?

Tous

Nous le jurons.

Le prêtre

Soldats, pour le foyer, la patrie et l'autel,
Luttez, l'espoir au cœur, aux lèvres le sourire,
Et, s'il le faut, pour Dieu, acceptez le martyre,
Car c'est l'échelle d'or qui nous conduit au ciel.

RECIT

La cloche maintenant dans sa robe sonore,
Se mêle aux sons confus des adieux, des sanglots,
Sa voix semble plus sombre et plus lugubre encore.
Et se mêle bientôt au bruit lointain des flots.
Les femmes, les enfants, cachent leurs yeux en pleurs,
La main cherche la main, les mères sans parole,
Impriment sur des fronts, muettes de douleur
Ces longs baisers qui font une pourpre corolle,
Dollard a tressailli, au milieu du chemin,
Seule, une femme pleure, elle semble l'attendre,
Il reconnaît sa Jeanne et son amour soudain,
Se réveille en son cœur plus ardent et plus tendre.

DOLLARD ET JEANNE

Dollard

O Jeanne, cette nuit j'ai pleuré sur ton seuil,
J'ai crié mon émoi aux échos de la route,
Mon amour est-il mort? dois-je en porter le deuil?
M'aimes-tu? réponds-moi, car, malgré tout, je doute.

O Jeanne, ne dis pas que tu ne m'aimes plus,
Les roses de l'amour sous le coup des rafales,
S'effeuillent tristement sous les rosiers rompus,
Vas-tu jeter au vent les ultimes pétales?

Jeanne

Quand d'estoc et de taille,
Combattant et mourant,
Au sein de la bataille,
L'ennemi délirant,
Se rira de vos balles,
Franchissant vos vallons,
Du bruit de ses cymbales,
Couvrira vos clairons,
Cohortes furibondes,
Se ruant sur vos forts,
Quand de leurs mains immondes,
Ils scalperont vos morts,
S'il faut une victime
S'offrant à Dieu pour vous,
Qui du fond de l'abîme,
L'invoque à deux genoux,
Suppliante et tremblante,
Au pied de l'éternel,
Victime palpitante,
Qu'on attache à l'autel,
Je serai cette femme
Qui prie avec espoir,
Et de toute son âme
Accomplit son devoir.

Une voix dans la foule

Quand la nuit sera rude,
Quand pèsera sur vous
La lourde solitude,
Pensez à nous, pensez à nous,
Quand de vos larges rames,
Vous remuerez les flots,
Quand vous fendrez les lames,
Sur vos légers canots,
Quand au bout d'un " portage "
Fatigués sous l'effort,
Vous ne prendrez courage
Que pour ramer plus fort;
Quand sur vous les étoiles,
S'allumeront le soir,
Vos âmes sous les voiles,
Se rempliront d'espoir.
Franchissant les cascades,
Les monts et les vallons,
Sans peur des embuscades,
Sans peur des bataillons,
En rêvant à la mère
Qui pleure auprès du feu,
Votre âme avec mystère,
Viendra lui dire adieu,
Et songeant que peut-être
Vous courez à la mort,
Le sein qui vous fit naître,
Palpitera plus fort.

CHANT DU DEPART

L'ennemi veut, de ce rivage,
Chasser bien loin notre étendard,
Faisons à la horde sauvage,
De nos corps un rampart.

Malgré vos haches de bataille,
Et vos assauts, sourds à vos coups,
Souriants à votre mitraille,
Nous resterons debout.

Nous resterons, sans défaillance,
Malgré les cris et les clameurs
Comme de vrais enfants de France,
Sans reproche et sans peur.

Et si nos forts et nos redoutes,
Ne nous protègent de la mort,
Nous nous traînerons sur les routes,
En vous bravant encor.

TROISIEME CHANT

L'APOTHEOSE

RECIT

Sur les prés jaunissants, sur les monts, sur les plaines
Septembre a déployé son manteau de velours,
Les Iroquois ont fui vers les rives lointaines,
Et dans la ville en pleurs on renait aux amours.

Mais ceux qui sont partis le cœur plein d'espérance.
Vers les rivages noirs, vers les bois inconnus,
Superbes artisans de cette délivrance,
Dollard et tous les siens, que sont-ils devenus?

La vie à larges flots, passe et se renouvelle,
La nature sans fin répare ses lambeaux,
Où la fleur a fané, germe une fleur plus belle,
Et l'herbe croît plus dense aux abords des tombeaux.

En nos cœurs inconstants le souvenir s'efface,
Nos serments éternels ne subsistent qu'un temps,
D'autres amours bientôt viennent prendre la place,
Et l'été dans nos cœurs supplante le printemps.

Mais Jeanne se souvient du pâle capitaine,
Qui ce matin de mai soupirait et pleurait,
En son cloître désert en filant de la laine,
Elle fait sur la trame errer un doigt distrait.

Et les feuilles d'érable en leurs course légère,
Une à une luttant contre le vent rageur,
S'en viennent à ses pieds, sans bruit joncher la terre,
En éveillant aussi la tristesse en son cœur.

LES FEUILLES

Sur la terre en cadence,
Tombez, feuilles, tombez,
Que chacune en silence,
Se balance à son gré,
De la branche à la terre,
Bien court est le chemin,
Dans sa course éphémère,
Luttant avec dédain,
La feuille se balance,
Au gré du vent du soir,
Et chacune en silence,
Bientôt se laisse choir,
Ainsi vont tous nos rêves,
Ainsi vont nos amours,
Nos heures sont trop brèves,
Et trop courts sont nos jours,
Et quand vient la vieillesse,
Quand arrive l'hiver,
Rêveurs, pleins de tristesse,
Près du foyer désert,
Nous regardons moroses,
Les restes de printemps.
Hélas! combien de roses,
Embaumaient nos vingt ans!
Combien de gais murmures,
Chantaient en nous sans fin,
Et peuplaient les ramures,
D'un éternel refrain!
De nos jeunes années,
Il ne nous reste plus,
Que des feuilles fanées,
Que des rêves perdus,
Et quand dans la demeure,
Souffle le vent glacé,
Notre âme, triste, pleure,
En songeant au passé.
Sur la terre en cadence,
Tombez feuilles tombez,
Que chacune en silence,
Se balance à son gré.

LE COUVENT

O restes vénérés du vieux couvent des " Dames "
J'ai contemplé ce soir vos ruines en monceaux,
Je veux vous relever pour graver en nos âmes,
Vos charmes si lointains pourtant toujours nouveaux.
Avant que le progrès ait réduit en poussière,
Cet asile pieux du Montréal ancien,
Je veux humble rêveur relever chaque pierre,
Pour montrer à nos fils un couvent canadien.

Comme un soupir parfois s'échappe avec angoisse,
Et rapporte la paix en s'élevant aux cieux,
Lorsqu'enfants nous allions ensemble à la " paroisse
Le vieux couvent là-haut se montrait à nos yeux,
Masse grise et farouche aux épaisses murailles,
Fenêtres à pignons escaladant les toits,
Lourds contrevents de fer des antiques batailles,
Vieux *S* soudés aux murs ayant des airs narquois.

Chaque pierre évoquait les pages héroïques,
Les attaques d'antan, les combats corps à corps,
Les luttes sans merci, les dévoûments stoïques,
Ce vieux témoin debout nous parlait de nos morts.
Mais quand pleins de terreur nous franchissions la porte,
La paix alors entrait en nos cœurs tout tremblants,
C'était comme chez nous, la " catalogne " accorte,
Et les chaises de paille auprès des grands murs blancs.

Le plancher reluisant avait des airs de fête,
Le vieux " poêle à fourneau " paraissait tout obscur,
Nous nous sentions chez nous en relevant la tête,
De voir un Sacré-Cœur qui bénissait au mur.
Gardons, oh ! gardons tous, en nos cœurs la mémoire
Des antiques haut faits de ces âges d'émoi,
Car de tout ce passé de lutte et de victoire,
S'exhale une leçon d'espérance et de foi.

Notre siècle qui passe a fait surgir de terre,
Les palais somptueux, les superbes couvents,
Mais nos vieilles maisons avec leur grâce austère,
Avec leur porche bas secoué par les vents,
Nos antiques couvents semés le long des rives,
Respectés par le temps, salués par les flots,
Évoquent en nos cœurs, en nos âmes pensives,
Tout un passé d'amour et de mornes sanglots.

Témoins de notre enfance, ô couvents d'un autre âge,
En vos remparts pieux, ô cloîtres triomphants,
Nos mères ont puisé la force et le courage,
Qui les fit se dresser pâles près des enfants,
Quand les hommes pensifs, allaient, hochant la tête,
Le front courbé, rageurs, et n'osant pas parler,
Les femmes d'Ottawa soudain dans la tempête,
Ont relevé le front et bravé le danger.

MŒRENS

Sur nos barques, parfois errant à l'aventure,
Sans rames et sans voile au sein du flot menteur,
Nous nous laissons bercer quand la vague murmure,
Et la paix dans nos cœurs descend avec lenteur.
Nous oublions alors que la vie est méchante,
Les soucis, les ennuis, mornes oiseaux du soir,
Se dispersent au loin sur la vague qui chante,
Nous croyons à l'amour et nous rêvons d'espoir.
Nous respirons à l'aise et nous oublions l'heure,
Notre cœur insensé de rêves se repait,
Nous songeons aux pays où l'amitié demeure,
Nous osons croire même aux serments qu'on nous fait.
Mais le vent nous repousse à la rive prochaine,
Où nous attendent las! tous nos soucis moqueurs,
Pauvres forçats du sort nous reprenons la chaine,
Et gravissons la côte en pleurant dans nos cœurs.
Hélas! toujours des cris, hélas! toujours des larmes,
Toujours lutter tremblants et vaincre avec effort,
Toujours, avec terreur, le cœur rempli d'alarmes,
Reprendre le chemin qui conduit à la mort!

Ainsi Jeanne songeait loin du bruit, loin du monde,
Mais la cloche soudain dans sa robe d'airain,
En éveillant l'écho dans la forêt profonde,
A ramené son cœur vers un morne chagrin.
C'est la cloche qui chante aux heures de naissance,
C'est la cloche qui pleure aux heures d'abandon,
C'est la cloche qui vibre aux heures de vaillance,
C'est la cloche qui prie aux heures de pardon,
C'est la cloche qui va, par la forêt lointaine,
Evoquer un " ave " plus fervent dans les cœurs,
C'est la cloche qui prend parfois des tons de haine,
Aux jours de désespoir, de lutte ou de douleur.

Et Jeanne en l'entendant courbe plus bas la tête,
Car les sons répétés du bronze sur les flots,
Evoquent en son cœur un grand jour de tempête,
Quand la voix de l'airain se mêlait aux sanglots.
Elle revoit le jour des adieux suprêmes,
Quand les femmes alors se redressant soudain,
Etouffant en leur sein et sur leurs lèvres blêmes,
Un cri de désespoir, osaient tendre la main.

Mais aujourd'hui, la voix du bronze en sa prière,
Se mêle triomphante aux éclats du tambour,
C'est la garde qui va, déployant sa bannière,
Vers le cloitre discret où pleure encor l'amour.
Régiments du Dauphin, régiments de la reine,
Régiments qui chassaient l'Iroquois du rempart,
Tous ces fiers défenseurs de la ville sereine,
Tous ces vieux compagnons de Closse ou de Dollard,
Tous ceux qui pour mourir abandonnant la France,
Aux bords du Saint-Laurent consacrant leur valeur,
Tous ceux qui sont venus, n'ayant qu'une espérance,
Empourprer de leur sang le blason de l'honneur.
Tous ces hardis guerriers de Poitou, de Tourraine,
Tous ces Normands narquois, voyageurs, conquérants,
Angevins, Champenois ou soldats de Lorraine,
Ils sont tous là, debout, muets, calmes et grands.

L'APPEL

Jean Dollard des Ormeaux, commandant, capitaine,
Mort au champ d'honneur.

Nicolas Tillemont et Jean Robin Etienne,
Morts au champ d'honneur.

Jacques Brassier, Christophe Augier dit Desjardins,
Morts au champ d'honneur.

Alanie de l'Estrés, Nicolas Josselin,
Morts au champ d'honneur.

Jean Lecompte et Jean Tavernier dit Hochetière,
Morts au champ d'honneur.

Jacques Boisseau, Laurent Hébert dit Larivière,
Morts au champ d'honneur.

Jean Valets, Robert Jurée et René Doussin,
Morts au champ d'honneur.

Simon Grenet, François Crusson et Louis Martin,
Morts au champ d'honneur.

A nos deux alliés rendons mêmes hommages,
Mitiwéneg, Anahotaha, Chefs Sauvages,
Morts au champ d'honneur.

Morts au champ d'honneur, face à l'ennemi,
Morts au champ d'honneur sans crier merci,
Morts au champ d'honneur criblés de mitrailles,
Morts au champ d'honneur héros des batailles.

Le tambour bat, le clairon sonne,
L'airain sacré là-haut résonne,
Et le drapeau tout éperdu,
Ouvrant ses plis dans la tourmente,
Sur cette foule frémissante,
Aux fiers vivats a répondu.

Morts au champ d'honneur sous quelque obscur buisson,
Morts au champ d'honneur pauvres conscrits sans nom,
Morts au champ d'honneur salués par les balles,
Morts au champ d'honneur poussés sous les rafales.

Sonnez aux champs, clairons de cuivre,
Sonnez sans fin, car pour vous suivre,
Un peuple entier va se lever,
A bas l'affront du mot qui blesse,
En nos foyers l'arme se dresse,
Ainsi qu'aux champs lève le blé.

Morts au champ d'honneur en baisant l'étendard,
Morts au champ d'honneur en servant de rempart,
Morts au champ d'honneur sans haine et sans envie,
Morts au champ d'honneur au début de la vie.

Battez au champ, tambours de guerre,
Battez l'appel comme naguère,
Sonne l'alarme, ô vieux beffroi,
Reprends, puisque c'est la revanche,
Ton glaive et ta cocarde blanche,
France, debout, réveille-toi.

RECIT

Monsieur de Maisonneuve

A travers les grands bois, les plaines, les savanes,
A travers les grands lacs aux sinueux contours,
Les Iroquois ont fui, glorieuses caravannes,
Poursuivant l'orignal qui disparait toujours.
Ces fiers enfants des bois, qu'on voyait sur nos grèves
Pousser le lourd canot, du bout de l'aviron,
Et dont les grands yeux noirs semblaient remplis de rêve
A contempler sans fin déserts, plaines, vallons,
Tous ces hardis chasseurs au mâle et dur visage,
Qui s'assemblaient le soir immobiles, songeurs,
Autour d'un feu de joie allumé sur la plage
Et regardaient le ciel sans en voir les splendeurs,
Les rudes descendants de ces races épiques
Dont le lourd tomahawk s'abattait sans émoi,
S'en sont allés, pensifs, muets, sombres, stoïques,
En songeant à Dollard, le cœur rempli d'effroi,
Car ils ont tous soudain reculé d'épouvante,
Devant ces fiers vengeurs sous leur drapeau sanglant,
Ils se sont dit entre eux: " ils n'étaient que cinquante
En leur fortin d'écorce et nous étions cinq cent."

Et l'Iroquois comprit en son cœur cette chose,
(Car la mort fait parfois songer les oppresseurs),
Qu'un noble sang versé pour une noble cause,
Suscitera toujours d'audacieux défenseurs.
A travers les grands bois, les monts et les cascades,
Les Iroquois ont fui brandissant l'aviron,
Ils sont allés là-bas dans la rude embuscade,
Guetter des plumes d'or au sein du bois profond.

Mais que peut le soldat, que peut le capitaine ?
Que peuvent les mousquets de leur bouche de feu ?
Un seul être a rendu la victoire incertaine,
Un seul être est vainqueur, et cet être c'est Dieu.
Sachons donc au Seigneur rapporter la victoire,
Chantons un Te Deum au vainqueur de la mort,
Que nos soldats couchés dans leur tombe de gloire,
En entendant l'écho puissent vibrer encor.

Jeanne

Non, non, non, ce n'est pas le Te Deum de gloire,
Qu'il faut entonner sur nos champs,
Non, non, non, ce n'est pas cet hymne de victoire,
Pour des héros triomphants,

Quand la terre est encore toute rouge de sang,
Quand les tombes là-bas, sur les plaines désertes,
Sous un soleil de feu, montrant un trou béant,
Sont encore entr'ouvertes,
Vous chantez Te Deum avec un air de joie,
Par pitié taisez-vous, sur les prés de maïs,
Voyez-vous le vautour qui dévore sa proie ?
Cessez le Te Deum, chantez De Profundis.

Récit

Mais là-haut dans sa tour branlante,
La cloche sonne, sonne vibrante,
En emportant dans le ciel bleu
L'hymne éternelle de vaillance,
L'hymne d'amour et d'espérance,
Le ' Te Deum " monte vers Dieu.

Jeanne

Je couvrirai l'écho de mes cloches de fer,
Je couvrirai la voix des orgues mugissantes,
Et plus haut que vos chants qui s'élèvent dans l'air,
Mes prières vers Dieu s'en iront frémissantes.

DE PROFUNDIS

Jeanne

Du fond de cet abîme où gémit ma misère,
Ma faible voix vers vous s'élève de la terre,
Ecoutez-moi, Seigneur, exaucez ma prière.

Si votre œil sur mon cœur, si votre front penché,
Vient sonder le secret de mon crime caché,
Quel innocent, Seigneur, verras-tu sans péché ?

Auprès de toi se trouve un pardon sans mesure,
L'âme toute meurtrie expose sa blessure,
Je crois en la vertu de ta parole sûre,

Je crois en la vertu de ton pardon divin,
O Dieu qui scrutes tout, et le cœur et le rein,
Au pécheur repentant tu pardonnes sans fin.

TE DEUM

Le chœur

Te Deum laudamus, plaines, fleuves, côteaux,
Vallons dorés, vieux monts; vastes abimes,
Gerbes qui mûrissez sur les riants plateaux,
Laurentides d'azur qui balancez vos cimes,

Te Deum laudamus, lacs des lointains sommets,
Torrents qui mûgissez en cascades roulantes,
Forêts qui sous les vents, sans vous lasser jamais,
Faites vibrer la branche en plaintes délirantes,

Ramenez le courage et la sainte valeur,
O vous, les vieux témoins de ces luttes fécondes,
Faites renaître en nous ce passé plein d'ardeur,
De nos aïeux couchés dans leurs tombes profondes.

Te Deum laudamus, debout les morts, debout,
Vous surtout les vengeurs des luttes séculaires,
Apprenez-nous à vaincre en luttant jusqu'au bout,
Et sur nos fronts courbés agitez vos suaires.

....

Te Deum laudamus.

RECIT

Dans l'azur la cloche plus fière
Elève vers Dieu sa prière,
Les vents, les bois, tous se sont tus,
Et sur les flots qu'un rayon dore,
L'écho lointain redit encore :
Sanctus, Sanctus, Sanctus.

PRIERE A DOLLARD

Quand l'Ottawa, poussé par un souffle du large,
Se gonfle de fureur aux rives du Long Sault,
Quand les vagues parfois, s'en vont, sonnant la charge
Aux escadrons de mort qui glissent sur le flot,

Si quelqu'un, par hasard, ami de la tourmente,
Aime à voir les flots blancs s'engloutir tour à tour,
S'il goûte un doux plaisir quand la vague démente,
De longs baisers d'embrun le couvre avec amour;

S'il prête alors l'oreille à la rauque harmonie
Des flots, qui sur les flots, retombent en fureur,
Il entendra parfois, une plainte infinie,
S'élever de la terre et couvrir leur clameur:

" Nous avons su lutter pour notre humble héritage,
" Enfants d'un siècle heureux, vous chantez nos exploits,
" Mais vous courbez le front sous un honteux servage,
" Vous laissez en vos mains se déchirer vos lois.

" Nous remercions le ciel, car la mort nous délivre,
" Nous n'avons point connu votre arrogant vainqueur,
" Nous avons su mourir, vous ne savez point vivre,
" Il faut lutter pour vivre et vous, vous avez peur."

O Dollard! Eh bien! non, debout sur cette pierre
Qui peut-être a reçu la trace de ton sang,
Je jure de rester le front haut, l'âme fière,
En défendant toujours nos droits et notre rang,

Mais permets, ô Dollard, qu'évoquant ta mémoire,
Je cite ton exemple aux enfants à venir,
Pour qu'un beau jour peut-être en lisant ton histoire,
Ils sentent dans leur sein leur faible cœur bondir.

Du haut de son rocher la fière citadelle,
Mirait dans les flots bleus son enceinte de tours,
Elle semblait là-haut le nid d'une hirondelle,
Qui sut toujours tenter d'inlassables vautours.

Le premier des vautours des rives de Bretagne,
Poussé par l'alcyon, glissant au fil de l'eau,
S'abattit un matin au pied de la montagne,
Et fit tomber le nid qui pendait aux rameaux.

Un demi-siècle après, sur le nid d'hirondelles,
S'en vint choir un vautour plus superbe et plus fort,
Frontenac, d'un seul coup lui cassa les deux ailes,
Et plaça ces trophées sur le donjon du fort.

Walker, autre vautour, vint tomber sur la plage,
Messager de vengeance, et semeur de cercueils,
L'Ile-aux-œufs porte encor les traces du naufrage
Et son nom depuis lors sert de marque aux écueils.

Un aigle américain, les ailes éployées,
Vint se briser la tête aux assises des tours,
Et son corps pantelant aux pierres hérissées,
Servit d'épouvantail depuis lors aux vautours.

Narguant le vent du Nord et bravant la tourmente,
Sourde aux rumeurs des flots mugissants, à ses pieds,
La ville de Champlain, superbe, triomphante,
Dut cependant céder malgré ses murs altiers.

Et depuis... O mon Dieu! j'aimerais à vous dire
Que nous trouvons léger le joug de nos vainqueurs,
Mais la brise d'ouest en caressant ma lyre
Fait vibrer les échos des suprêmes rancœurs.

. . . .

Hors des cités de marbre et de pierres massives,
Ainsi qu'un criminel s'inclinant sous l'affront,
Ou comme un vil troupeau dans l'herbe humide et vive,
On nous pousse à la mort en nous marquant au front.

Tout un essaim joyeux bourdonnait dans nos âmes,
Nous rêvions de bonheur, d'amour sur nous posé,
D'anges qui nous couvraient de leurs ailes de flammes,
Ou de femme emportant nos soucis d'un baiser.

Nous nous sentions heureux enfants d'un Nouveau-Monde,
D'être loin des sentiers qu'arrose un flot vermeil,
Et nos hardis colons dans la forêt profonde,
Ouvraient avec la hache un passage au soleil.

Dans nos prés jaunissants, près du fleuve qui chante,
Le paysan joyeux d'un geste souverain,
Abattait en flots d'or avec sa faux tranchante,
Les épis embaumés au souffle du matin.

Dans nos villes de fièvre aux larges avenues,
L'ouvrier dans l'usine auprès d'un feu d'enfer,
Le torse ruisselant et les épaules nues,
Faisait jaillir l'éclair sous son marteau de fer.

Mais parfois, quand le soir ensanglantait les cimes,
Quand le soleil sombrait en sa fauve rougeur,
Nous songions émus à ces guerriers sublimes
Qui tombaient, grappe mûre aux mains du vendangeur,

A ceux qui sont partis leur fusil sur l'épaule,
Confiant à la brise un reste de chanson,
Vers les champs d'Armorique aux rives de la Gaule,
Et qui dorment là-bas sous quelqu'obscur buisson,

Aussi nous songions au superbe héroïsme
De ceux qui près de nous s'en sont allés joyeux,
Et qui par on ne sait quel lointain atavisme,
Se sont sentis poussés au pays des aïeux.

Mais pendant que là-bas le vent de la bataille,
Dispersait nos soldats en sanglants tourbillons,
Pendant que surgissait au sein de la mitraille,
La mort, ce noir faucheur qui va par les sillons,

Pendant que nos enfants vers de sanglantes terres,
Se couchaient tout couverts de lauriers immortels,
Des Anglo-Canadiens, orgueilleux et sectaires,
Sapaient sans trève ici nos droits et nos autels.

....

Hors des cités de marbre et de pierres massives,
Ainsi qu'un criminel s'inclinant sous l'affront,
Ou comme un vil troupeau dans l'herbe humide et vive,
On nous pousse à la mort en nous marquant au front.

CONCLUSION

Je t'aime, ô mon pays, et quand revient le soir,
Quand tout s'endort en paix du palais aux chaumières,
Je repasse en mon cœur ces combats sans espoir,
Que nos pères livraient en leurs luttes dernières,

Ils avaient avancé sans reculer jamais,
Narguant le vent du nord et la vague et la bise,
Ils avaient de la mort gravi tous les sommets,
Pour léguer un empire à la France indécise.

Au nom de votre Dieu qui pour vous la fit belle,
Au nom de vos enfants qui l'aimeront un jour,
Au nom de vos aïeux qui moururent pour elle,

Au nom de leurs exploits dont l'histoire est pétrie,
Gardez grande en vos cœurs une place à l'amour,
Pour qu'ils vibrent toujours quand pleure la Patrie.

